

*Les écrivains français et de Gaule pendant la guerre
en France et hors de France*

12 mai 2012 – Club de la Fondation de la France Libre
Conférence organisée par Les Forums de Présence et Action du Gaullisme

**Claudé, Gide, Bernanos
et quelques autres...**

(notamment André Malraux, Romain Gary, André Chamson et Pierre-Jean-Jouve)

Ils avaient le souci de la France

Intervention de Raphaël Dargent

Tout homme qui écrit, et qui écrit bien, sert la France. Charles de Gaule

Paul Claudé, opportuniste ?

On a souvent disserté sur l'opportuniste de Paul Claudé pendant la guerre, lequel écrivit d'abord une véritable *Ode* au Maréchal avant d'écrire fin 1944 une *Ode* au Général.

Alors, Claudel, maréchaliste puis gaulliste ? En somme l'attitude sera longtemps – presque jusqu'au bout – celle de la majorité des Français.

Le religieux domine en lui et c'est fort de ses convictions religieuses qu'il accueille favorablement le régime de Vichy. Dans son *Journal*, Claudel ne se déclare pas particulièrement fâché de la chute de la République. Il note en date du 10 juillet 1940 : « Vote de l'Assemblée nationale et fin du régime parlementaire et de la domination des francs-maçons et des instituteurs », puis plus loin : « La France est délivrée après 60 ans de joug du parti radical et anti-catholique (professeurs, avocats, juifs, francs-maçons). Le nouveau gouvernement invoque Dieu et rend la Grande-Chartreuse aux religieux. Espérance d'être délivré du suffrage universel et du parlementarisme. » Le 24 septembre 1940, il est encore plus explicite: « Ma consolation est de voir la fin de cet immonde régime parlementaire qui, depuis des années, dévorait la France comme un cancer généralisé. C'est fini... de l'immonde tyrannie des bistrots, des francs-maçons, des métèques, des pions et des instituteurs... ».

C'est ainsi que le poète publie dans le *Figaro* du 10 mai 1941 le chef-d'oeuvre suivant, récité la veille à Vichy par l'actrice Eve Francis à l'occasion d'une représentation de *L'Annonce faite à Marie* :

Paroles au Maréchal (poème)

Monsieur le Maréchal, voici cette France entre vos bras, lentement
qui n'a que vous et qui ressuscite à voix basse.
Il y a cet immense corps, à qui le soutient si lourd et qui pèse de tout son poids.
Toute la France d'aujourd'hui, et celle de demain avec elle, qui est la
même qu'autrefois!
Celle d'hier aussi qui sanglote et qui a honte et qui crie tout de même
elle a fait ce qu'elle a pu!
C'est vrai que j'ai été humiliée, dit-elle, c'est vrai que j'ai été vaincue.
Il n'y a plus de rayons à ma tête, il n'y a plus que du sang dans de la boue.
Il n'y a plus d'épée dans ma main, ni l'égide qui était pendue à mon cou.
Je suis étendue tout de mon long sur la route et il est loisible au plus lâche de m'insulter.
Mais tout de même il me reste ce corps qui est pur et cette âme qui ne s'est pas déshonorée!
.....
Monsieur le Maréchal, il y a un devoir pour les morts qui est de ressusciter.
Et certes nous ressusciterons tous au jour du jugement dernier.
Mais c'est maintenant et aujourd'hui même qu'on a besoin de nous et qu'il y a quelque chose à faire !
France, écoute ce vieil homme sur toi qui se penche et qui te parle comme un père.
Fille de Saint-Louis, écoute-le ! **Et dis, en as-tu assez maintenant de la politique ?**
Cette proposition comme de l'huile et cette vérité comme de l'or...

Trois ans et demi plus tard, le même *Figaro* publie dans son numéro du 23 décembre 1944 un autre poème. Il avait été récité quelques semaines plus tôt, en octobre 44, au cours d'une matinée du Théâtre-Français consacrée aux « Poètes de la Résistance »... dont Claudel fait désormais partie.

C'est le même scénario : la France parle et reconnaît son représentant légitime. Pétain était le père ; de Gaulle est désormais le fils.

Au général de Gaulle (poème)

Tout de même, dit la France, je suis sortie !

Tout de même, vous autres! dit la France, vous voyez qu'on ne m'a pas eue et que j'en suis sortie!
 Tout de même, ce que vous me dites depuis quatre ans, mon général, je ne suis pas sourde!
 Vous voyez que je ne suis pas sourde et que j'ai compris!
 Et tout de même, il y a quelqu'un, qui est moi-même, debout ! et que j'entends qui parle avec ma propre voix!
 VIVE LA FRANCE ! Il y a pour crier : VIVE LA FRANCE ! quelqu'un qui n'est pas un autre que moi !
 Quelqu'un plein de sanglots, et plein de colère, et plein de larmes ! ces larmes que je ne finis pas de reboire
 depuis quatre ans, et les voici maintenant au soleil, ces larmes ! ces énormes larmes sanglantes!
 Quelqu'un plein de rugissements, et ce couteau dans la main, et ce glaive dans la main, mon général, que je me suis arraché du ventre!
 Que les autres pensent de moi ce qu'ils veulent ! Ils disent qu'ils se sont battus, et c'est vrai!
 Et moi, depuis quatre ans, au fond de la terre toute seule s'ils disent que je ne me suis pas battu, qu'est-ce que j'ai fait?

Et vous, monsieur le Général, qui êtes mon fils, et vous qui êtes mon sang, et vous, monsieur le soldat ! et vous, monsieur mon fils, à la fin qui êtes arrivé !
 Regardez-moi dans les yeux, monsieur mon fils, et dites-moi si vous me reconnaissez !
 Ah! c'est vrai, qu'on a bien réussi à me tuer, il y a quatre ans ! et tout le soin possible, il est vrai qu'on a mis tout le soin possible à me piétiner sur le cœur !
Mais le monde n'a jamais été fait pour se passer de la France, et la France n'a jamais été faite pour se passer d'honneur!
 Regardez-moi dans les yeux, qui n'ai pas peur, et cherchez bien, et dites si j'ai peur de vos yeux de fils et de soldat !

Pourtant, la juxtaposition des deux textes est réductrice, simplificatrice ; l'évolution de Claudel est plus rapide qu'on ne le dit, et plus rapide que chez beaucoup de Français.

Paul Claudel, comme diplomate, a servi loyalement la République, quoi qu'il ait pensé de la politique menée par ses gouvernements successifs. Jusqu'en 1935, il confie ses indignations à son *Journal* et sa vision de l'État à quelques-unes de ses pièces. La retraite lui donne enfin une liberté de parole.

Dans les années 1930, il tient le régime hitlérien pour totalitaire et antichrétien à la fois. Hitler est « démoniaque » et l'Allemagne « vouée à Satan ». Le pacte germano-soviétique lui fournit un argument. « Les deux suppôts de l'enfer sont faits pour se comprendre ». Il a un mot caractéristique : « Gog et Magog. Le Fascisme et le Communisme ». Claudel est alors un antitotalitaire chrétien.

En vérité, en juin 1940, Claudel est heurté par l'Armistice et il fait un bref séjour à Alger pour tenter de maintenir l'Afrique du Nord dans la guerre. A son retour en son château de Brangues, il pèse comme il dit « le passif » et « l'actif » de l'évènement. Certes, il se félicite de l'abolition des lois anti-cléricales, et savoure d'une certaine façon la défaite des radicaux-socialistes et des francs-maçons, mais très vite « le passif » prend le dessus et Claudel regrette l'Occupation, la rupture avec l'Angleterre, surtout les conditions de l'Armistice. En dépit de l'*Ode* qu'il écrit au Maréchal, et de la fidélité qu'il conserve au vieil homme, Claudel ne tarde pas à se rendre compte de la véritable nature du régime de Vichy. Il souligne la lourde responsabilité du commandement dans la défaite, se retrouvant ainsi dans l'analyse de de Gaulle. Concernant les entretiens de Montoire en octobre 1940, il déclare : « On cède tout. »

Il est un fait pourtant que Claudel impute la Collaboration non à Pétain – en qui il conserve confiance –, mais à Laval. L'antisémitisme d'Etat le scandalise. Tandis qu'il est en butte aux tracasseries de la police, il stigmatise l'attitude du cardinal Baudrillart, et en 1942, il écrit au Grand Rabbin de France pour protester contre le traitement dont les Juifs sont l'objet. Cette lettre circule et lui vaut la vindicte des collaborateurs.

Devant ses réticences et ses critiques, les vichystes le qualifient bientôt d'anglo-gaulliste. Ancien diplomate, en poste aux Etats-Unis, en Chine, au Japon, en Europe de l'Est, Claudel partage la même analyse mondiale de la guerre que le Général.

Le 19 septembre 1944, le Général écrit à Paul Claudel afin de le remercier du poème qu'il a écrit : « Mon cher Maître, merci de ce simple témoignage auquel votre signature donne un tel poids. La victoire ouvre devant nous un avenir difficile mais lourd d'espoirs. Nous savons bien que la France sera ce que nous la ferons : et c'est cette certitude qui nous donne confiance. »¹

Leur correspondance sera régulière après-guerre jusqu'en 1954. Le 9 octobre 1947, de Gaulle écrit : « Mon cher Maître, vous savez quelle est mon admiration pour vous et quel prix j'attache à votre confiance. »²

De Gaulle est un lecteur de Claudel bien avant la guerre ; après celle-ci, il continuera à apprécier son oeuvre. Sur le plan politique, même si Claudel sera membre du conseil national du RPF (dans une lettre datée du 13 juillet 1948, de Gaulle lui demande même en sa qualité de doyen d'âge d'assurer la présidence provisoire de sa première réunion ce qui serait, écrit-il « un grand honneur et un grand avantage ». Claudel déclinera la proposition)³, même si les deux hommes partagent un même sens de l'Etat, efficace et pragmatique et fustigent les partis, Paul Claudel sera davantage europhile, atlantiste, viscéralement anti-communiste et plus libéral économiquement que le Général. Ce qui explique, qu'après 1951, il donnera finalement sa voix au MRP, centriste et européen. Pour lui, la foi l'emporte sur l'attachement à la nation ; c'est pourquoi le sort réservé aux croyants sera déterminant dans ses choix politiques.

A sa mort, de Gaulle écrira ainsi à sa veuve le 26 février 1955 : « En retirant de ce monde le génie de Paul Claudel, Dieu y a laissé son oeuvre et je crois bien que c'est pour toujours. Quant à moi, je n'oublierai pas le réconfort que sa grande âme m'a plusieurs fois et avec quel éclat ! témoigné dans ce que j'ai eu à faire pour une cause qu'il comprenait et qu'il a approuvait. »⁴ Le 21 octobre 1959,

1 Charles de Gaulle, *Lettres, notes et carnets*, V, p. 317.

2 Charles de Gaulle, op. cit., VI, p.228.

3 Ibid., p. 279.

4 Charles de Gaulle, op.cit. VII, p.234.

de Gaulle assistera en personne à la première de *Tête d'or* avec Jean-Louis Barrault, et quatre ans plus tard fera de même lors de la reprise du *Soulier de satin*.

André Gide, indifférent ?

Malgré son combat, célèbre, contre le colonialisme, et son engagement en faveur du communisme – avant sa désillusion et sa critique – Gide n'est pas un homme d'action et n'a pas d'intérêt particulier pour les hommes d'action. Certains n'hésitent pas à lui reprocher une attitude conciliante vis-à-vis de Vichy et de Pétain du fait de son absence d'engagement réel. C'est une erreur d'analyse.

Nul ne doit oublier que Gide a soixante-dix ans lors de la déclaration de guerre, qu'il n'est donc pas désigné à être un résistant actif. Mais il n'est nullement indifférent à ce qui se passe. Dans son *Journal*, André Gide, note le 24 juin 1940, scandalisé par une nouvelle allocution de Pétain : « Hier soir nous avons entendu avec stupeur à la radio la nouvelle allocution de Pétain. Se peut-il ? Pétain lui-même l'a-t-il prononcée ? Librement ? On soupçonne quelque ruse infâme. Comment parler de France « intacte » après la livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays. Comment accorder ces paroles avec celles, si nobles, qu'il prononçait il y a trois jours ? Comment n'approuver point Churchill ? Ne pas donner de tout son cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle ? Ne suffit-il pas à la France d'être vaincue ? Faut-il en plus qu'elle se déshonore ? Ce manquement à la parole donnée, cette dénonciation du pacte qui la liait à l'Angleterre, est bien la plus cruelle des défaites, et ce triomphe de l'Allemagne, le plus complet, d'obtenir que la France, tout en se livrant, s'avilisse. »⁵

Le cœur de Gide parle bien pour la poursuite du combat, du moins pour la solidarité avec nos alliés, et ce cœur-là souffre pour la France.

Il croit encore en juin 1940, comme la plupart des Français, en l'action du maréchal Pétain, mais il ne tarde pas, on le voit, à se poser des questions, puis à s'en détourner. D'ailleurs, très vite, il est accusé par Vichy d'avoir contribué à la défaite du fait de sa mauvaise influence sur la jeunesse. Les journaux collaborationnistes font son procès. Drieu la Rochelle reprend en main la NRF, désormais sous la coupe allemande. Gide refuse de s'associer au comité directeur. Après avoir donné un texte au premier numéro de la revue, il s'abstient de toute publication et publie dans le *Figaro* un article dans lequel il explique sa volonté d'abandonner la NRF. Il refuse également une place d'académicien et décide de quitter Paris pour se rendre sur la Côte d'Azur, publiant de temps à autre des critiques littéraires dans le *Figaro*.

Les lois antisémites de Vichy lui sont insupportables et Gide agit en faveur de nombre de personnes en danger. Il sauve notamment la vie à son ami éditeur Jacques Schiffrin, à

⁵Jean-Claude Perrier, *De Gaulle vu par les écrivains*, La Table ronde, coll. La petite vermillon, 2000, p.125.

l'écrivain Jean Malaquais et à sa femme peintre, tous deux juifs, en finançant et en organisant leur exil vers le Mexique.

À partir de 1942, les attaques dirigées contre lui s'intensifient, sans qu'il puisse se défendre, pour cause de censure. Il décide donc de partir seul pour Tunis. C'est là qu'il passe une partie de la guerre, se déclare effaré par la violence de l'antisémitisme qui règne dans la ville occupée.

Gide raconte dans son *Journal* la libération de Tunis le 7 mai 1943. Le 13 mai, on lit cette réflexion, essentielle pour comprendre l'attitude de Gide pendant la guerre : « Ragu voudrait me convaincre du rôle important que j'aurais à jouer présentement ici et que, seul, dit-il, je suis à même d'assumer. Je crois qu'il se trompe aussi bien sur moi-même que sur le retentissement que ma voix pourrait avoir. Même moins fatigué, je ne me sentirais nullement qualifié pour une action politique, quelle qu'elle soit. Outre que je n'y vois pas assez clair dans le jeu des dissensions naissantes, je reste trop incertain moi-même pour proposer je ne sais quel tempérament équitable et ne pourrais parler sans trahir ou forcer ma pensée. La lutte qui se prépare, je ne puis ni ne veux m'y mêler. Je crains que, pour un assez long temps, d'âpres compétitions ne divisent la France, du moins cette partie d'elle délivrée. Je ne vois pas du tout quelle "déclaration" je pourrais faire, qui ne soit, si je reste sincère, de nature à déplaire à tous les partis. »⁶

Ces préventions à l'égard de la politique, notamment vis-à-vis des tensions entre Giraud et de Gaulle, l'invite à ne pas prendre parti. Il n'en reste pas moins qu'il se rend à Alger et rencontre de Gaulle le 26 juin 1943 et dîne à sa table. Il relate l'entretien dans son *Journal* : « J'ai donc dîné hier soir avec le général de Gaulle. Hytier, qui m'accompagnait, était venu me prendre en auto vers huit heures. L'auto nous conduisit à El Biar jusqu'à la villa dont la terrasse domine la ville et la baie. Nous passâmes dans la salle à manger presque aussitôt et prîmes place, Hytier et moi, aux deux côtés du Général. A ma droite, s'assit le fils (ou le neveu) du général Mangin ; je n'ai pu retenir le nom des autres convives, dont deux en costumes civil, tous familiers du Général. Nous étions huit en tout. L'accueil de De Gaulle avait été très cordial et très simple ; déférent presque à mon égard, comme si l'honneur et le plaisir de la rencontre eussent été pour lui. On m'avait parlé de son "charme" ; on n'avait rien exagéré. Pourtant on ne sentait point chez lui, comme à l'excès chez Lyautey, ce désir ou souci de plaire qui entraînait ce dernier à ce que ses familiers appelaient en riant – "la danse de la séduction". Le Général restait très digne et même un peu sur la réserve, me semblait-il, comme distant. Sa grand simplicité, le ton de sa voix, son regard attentif mais non inquisiteur et chargé d'une sorte d'aménité, firent en sorte de me mettre à l'aise. Et je l'eusse été tout à fait si je ne sentais toujours, auprès d'un homme d'action, combien le monde que j'habite reste écarté du monde où il opère. »⁷

Encore une fois, on mesure cette mise à distance de la politique et son interdit psychologique, lui l'homme de lettres par excellence, vis-à-vis de l'homme d'action. Gide conclut plus loin

⁶Jean Paulhan et Dominique Aury, *La patrie se fait tous les jours*, recueil de textes français 1939-1945, Les éditions de Minuit, 1947, pp.313-314.

⁷Jean-Claude Perrier, op. cit., pp.125-126.

au sujet de cette rencontre : « Il est certainement appelé à jouer un grand rôle et semble "à hauteur" [...] Je ne ferai pas de difficulté pour raccrocher à lui mes espoirs. »⁸

A la Libération, André Gide choisit de ne pas rentrer à Paris, horrifié par le climat d'épuration. Louis Aragon l'attaque, Jean Paulhan, François Mauriac le défendent. À son retour, en mai 1946, il ne comprend pas un monde littéraire surpolitisé, lui qui a toujours voulu une littérature autonome. Alors que Sartre utilise volontiers sa notoriété à des fins politiques, Gide refuse d'assumer la sienne, cherchant à fuir ses obligations. Pour s'exprimer, il préfère la publication de *Thésée* aux tribunes.

Nous avons assez peu d'indications concernant l'opinion de de Gaulle sur Gide, sinon qu'il le considérait évidemment comme un monument littéraire. On sait que de Gaulle lit *Retour du Tchad* d'André Gide dans l'avion le 18 septembre 1942 alors qu'il se rend en Syrie. On sait que de Gaulle écrit à Gide le 13 avril 1944 pour le remercier de l'envoi des *Interviews imaginaires* : « Je l'ai relu avec grand plaisir. Avec vous, je dis : "Oh ! délivrance, ne tarde pas..." Les vœux des poètes ont toujours chance d'être exaucés. »⁹ On sait aussi l'étonnement de Mauriac lorsque lors de sa première rencontre avec le Général, le 1^{er} septembre 1944 – le 1^{er} septembre 1944, alors même que Paris est à peine libérée et que la guerre n'est pas finie ! – de Gaulle l'interroge sur André Gide.

De Gaulle, du moins si l'on en croit Malraux, a le dernier mot concernant André Gide : « N'oubliez pas qu'André Gide était un écrivain à qui l'Histoire ne posait aucune question, car à ses yeux, elle n'existait pas. »¹⁰ Tout Gide est résumé ici et son attitude pendant la Seconde Guerre mondiale conforme à cette idée. En vérité, André Gide n'est nullement indifférent. Il ne se sent simplement pas qualifié pour agir. Gide aime la France certes, mais c'est d'abord un écrivain et, à ce titre, un patriote désengagé.

Bernanos, exilé ?

⁸ Ibid.

⁹ Charles de Gaulle, *Lettres, notes et carnets*, op. cit., V, pp. 194-195.

¹⁰ André Malraux, *Les Chênes qu'on abat*, Gallimard, 1971, p.186.

Georges Bernanos n'est point en France en 1940. Mais c'est du Brésil, distant de plusieurs milliers de kilomètres de la France, que l'écrivain catholique poursuit – oui, poursuit, car cela ne date pas d'hier et n'est pas prêt de s'arrêter – son combat pour la vérité, c'est-à-dire son combat pour la France.

Tous deux, de Gaulle et Bernanos, ont été élèves des pères jésuites au collège de l'Immaculée-Conception rue de Vaugirard ; Georges externe en sixième et Charles interne en cinquième en 1897. Bernanos eut comme professeur le père du Général, Henri de Gaulle.

Les deux hommes partagent entre les deux guerres des analyses communes de la situation, leur formation intellectuelle, leurs convictions profondes sont identiques. Maurice Schumann confiera que le Général considérait le *Journal d'un curé de campagne* comme l'un des plus grands romans de l'entre-deux-guerres.

Bernanos, après Munich, s'exile en juillet 1938 au Brésil avec toute sa famille afin de protester. Il y résidera jusqu'en juin 1945. Se faisant une haute idée de la France et vouant un véritable culte au sens de l'honneur, il fustige d'emblée l'Armistice. C'est au Palacio Hotel de Belo Horizonte que Bernanos entend, ému aux larmes, l'appel du 18 juin et décide d'y répondre à sa façon, en engageant toutes ses forces d'écriture dans la bataille. Il suscite la création de comités de la France libre en Amérique du Sud, en diffusant des messages sur les ondes, ainsi à Radio Brazzaville ou sur la BBC, en publiant quantité d'articles dans des journaux de Rio de Janeiro.

L'ensemble de ces articles sera réuni après guerre et publié en 1948 chez Gallimard sous le titre *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*. La Croix-des-Âmes est le nom de la petite colline au flanc de laquelle s'accroche la maison solitaire de la famille Bernanos en son exil brésilien. C'est de là, de cette modeste maison du bout du monde que Georges Bernanos parle à la France et parle au monde. Il faudrait un colloque entier pour traiter par le menu l'ampleur et la force des articles de guerre de Bernanos. Voilà un écrivain engagé. Son exil ne l'empêche nullement d'agir.

L'Armistice est pour Bernanos le tournant majeur, le seul et unique tournant, là où tout se décide. Pétain représente d'emblée beaucoup plus qu'une déception ; les mots de Bernanos sont forts mais sont justifiés : c'est une trahison. L'écrivain n'a de cesse de le répéter d'article en article, au titre tous plus cinglants les uns que les autres, et aux jugements sans appel. Qu'on en juge. En juin 1940, dans l'article intitulé « *La capitulation de la France* », il écrit : « Certes, je respecte le glorieux passé du maréchal Pétain. Mais il n'est pas vrai – non, il n'est pas vrai – que mon pays l'ait choisi. J'admire que ce vieillard fier de son passé et, d'ailleurs comme tous les vieillards, facile à attendrir sur lui-même, ait accepté de prendre le pouvoir alors que nul n'en osait assumer la charge. Mais c'est un chef que le pays espérait, alors que les politiciens pris de panique, en attendant de rentrer bientôt en scène, ne lui ont laissé qu'un liquidateur. »¹¹ Le même mois, dans « *La France se tait* », il complète : « Puisque nous n'avons pas pu user la guerre allemande, nous userons la paix allemande, nous y mettrons le temps qu'il faudra. La trahison a couru vite, mais le traître est vieux, son vieux cœur s'usera plus vite que le nôtre. Nous userons les traîtres et la trahison.

¹¹ Georges Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Gallimard, NRF, 1948, p.23.

Nous userons les erreurs et les fautes de nos fils. Nous userons la honte, nous userons le souvenir de la honte, nous userons jusqu'à la pitié. Nous userons tout, pour que les fils de nos fils ignorent toujours de quel prix nous aurons payé leur jeune honneur, leur honneur ressuscité. »¹² Il fustige « la France potagère » qui suit le maréchal Pétain, en appel au « front des cathédrales » pour sauver l'honneur français, est solidaire de de Gaulle dans l'affaire de Dakar en appelant aux mânes de Georges Clemenceau pour consoler de Gaulle et se justifiant : « Le front allemand de l'intérieur (c'est vichy) doit être enfoncé coûte que coûte. Il le sera. »¹³ Car oui, écrit-il en octobre 1940, « il y a en France un parti allemand »¹⁴ et pour lui l'entrevue de Montoire entre Hitler et Pétain est « un dialogue des morts »¹⁵.

L'engagement de Bernanos va plus loin encore, puisqu'il envoie son fils Yves rejoindre la France Libre à Londres. Il écrit ainsi cet article dédié à son fils en août 1941 : « Toute la liberté de l'homme est dans l'honneur, c'est l'honneur qui nous fait libres. Quel Français peut écrire aujourd'hui ces mots sans voir trembler sa main sur le papier ? La main tremble, non le cœur. Ô ma nation ! Ô ma terre ! Anglais, celui qui vous apporte, avec ses jeunes forces, le vœu ardent des siens et l'inflexible volonté des aïeux, est maintenant parmi vous. Rendez-le-nous, libre ou mort ! »¹⁶

En septembre de la même année, il envoie ce message aux jeunes Français pour être transmis sur les ondes de la BBC : « Oh ! tenez bon, vous tous, tenez ferme partout, à l'école, à l'atelier, dans la rue, et d'abord dans vos maisons. Tenez bon, tenez ferme, gardez-vous, gardez-vous, soyez fidèles ! La trahison dispose de beaucoup de moyens, mais ils sont à l'usage des grandes personnes, la trahison ne peut vous acheter ni vous vendre, elle ne sait réellement que faire de vous. Craignez plutôt la muette conspiration des lâches. C'est la lâcheté, non la trahison, qu'ils rêvent d'imposer à vos consciences. Refusez-là. Ils font semblant de ne pas vous entendre, ou ils rient de vos raisons, mais regardez-les bien, prêtez l'oreille, écoutez leur rire qui sonne faux, voyez leur regard qui vacille. Aussi longtemps que vous les ferez rougir, enfants, il restera de l'honneur au pays, assez d'honneur pour vous et pour nous. »¹⁷

12 Ibid., p. 26.

13 Ibid., p. 57.

14 Ibid., p. 59.

15 Ibid., p.57

16 Ibid., p. 141.

17 Ibid., p.p. 146-147.

En janvier 1942, il soutient l'action de l'amiral Muselier pour obtenir le ralliement de la population de Saint-Pierre-et-Miquelon à la France libre. En février 1943, alors que la position de de Gaulle est fragilisée face à celle du général Giraud que favorise les Américains, il qualifie Giraud de « *scénariste américain* »¹⁸ et défend de Gaulle. Bernanos précise, et c'est important, qu'il le fait non en politique ou en partisan mais en homme d'honneur. « N'ayant jamais appartenu aux organisations officielles de la France Libre, on ne saurait me qualifier exactement de "gaulliste" – du moins au sens que donnent dédaigneusement à ce mot certains hauts fonctionnaires dont la fâcheuse situation est aujourd'hui, depuis la faillite de Vichy, celle du chien perdu qui cherche un maître. [...] Lorsque je dis ce que je pense de Giraud ou de de Gaulle, je ne m'exprime pas en homme de parti. [...] Mais comme Pétain – auquel il ressemble d'ailleurs physiquement d'une manière surprenante – Giraud est chargé d'assurer la protection d'une certaine bourgeoisie française dégénérée, dénationalisée par l'avarice et la peur, et qui avait fait ce rêve en 1940 d'obtenir de Hitler la sécurité pour ses coffres-forts, au prix du sacrifice de la patrie. »¹⁹ Quelques jours après, il ajoute sur le même sujet : « Quelques semaines auront suffi pour que le mythe Pétain ait fait place au mythe Giraud. Ô ! mon Dieu, c'est bien simple. Les colossales usines de publicité américaines, spécialisées dans la fabrication en série des renommées, ont retiré de la circulation une idole de papier pour la remplacer par une autre, et des millions et des millions d'imbéciles s'apercevront à peine du changement, ils feront leur prière devant Giraud au lieu de la faire devant Pétain, voilà tout. »²⁰

Bernanos n'a de cesse, même s'il le nomme peu, de rendre hommage à l'action de de Gaulle. De Gaulle est l'homme de l'Histoire, comme hier en son temps, Jeanne d'Arc fut l'instrument de l'Histoire. Il écrit en juin 1943, pour l'anniversaire de l'appel du 18 juin et alors que la légitimité du Général est contestée par les anglo-américains: « L'Histoire de France vous attend tous au seuil du 18 juin 1940 ; voilà ce que je voulais vous dire. Pour l'Histoire, ce jour n'est pas celui de l'Armistice, l'Histoire se fout de l'Armistice, l'Armistice est un fait énorme et sans valeur, inutilisable pour elle, gigantesque fœtus, gros comme une montagne. Le 18 juin 1940 est ce jour où un homme prédestiné – que vous l'eussiez choisi ou non, qu'importe ! l'Histoire vous le donne – a d'un mot qui annulait la déroute, maintenu la France dans la guerre. Français, ceux qui essaient de vous faire croire que ce jour et cet homme n'appartiennent pas à tous les Français se trompent ou vous trompent. Ralliez-vous à l'Histoire de France. »²¹

De Gaulle écrira des télégrammes de remerciements à Bernanos pendant la guerre. Le Général aurait aimé faire entrer l'écrivain à l'Assemblée consultative, comme à la Libération, il

18 Ibid., p. 307.

19 Ibid., p. 301.

20 Ibid., p. 311.

21 Ibid., pp. 348-349.

souhaitera lui confier un ministère. La Libération accomplie, le retour en France de Bernanos est largement voulu par de Gaulle, lequel lui envoie un télégramme le 25 septembre 1944 et un câble le 16 février 1944 : « Bernanos, votre place est parmi nous ! » Bernanos revient, rencontre de Gaulle à trois reprises (en juillet, à l'automne et en décembre 1945). Les deux hommes conversent, mais c'est surtout de Gaulle qui parle, Bernanos n'est pas très bavard. Le climat d'épuration le choque beaucoup et Bernanos ne s'engage pas derrière de Gaulle.

Peut-être est-il déçu, lui qui espérait que la Libération soit l'occasion d'une révolution d'ordre spirituel de la France, loin du matérialisme triomphant et de la cuisine politicienne. Bernanos est et reste un écrivain, une grande conscience. C'est pourquoi, il refuse encore la Légion d'honneur que de Gaulle voulait lui décerner et lui remettre personnellement, et malgré l'insistance du Général. Bernanos s'explique dans une lettre en date du 6 avril 1946 : « J'ai toujours pensé que la Légion d'honneur devrait être réservée aux militaires. J'aurais été trop heureux de la gagner au combat, comme ma modeste croix de l'autre guerre, et sous votre commandement, c'est-à-dire sous le commandement de celui qui sera sans doute le dernier grand soldat de l'Histoire de France. A moins que... Mais on ne parle pas de l'avenir à qui l'a peut-être entre les mains. »²²

Exilé au Brésil de 1938 à 1945, si loin géographiquement de de Gaulle pendant les années de guerre, il en fut incontestablement pendant tout ce temps le plus proche par l'esprit et ne ménagea pas son talent pour servir la même grande cause. Mais libre jusqu'au bout, affilié à aucun parti, écrivain avant tout, Bernanos, restera au final exilé de la politique. Il écrivait en février 1943 ceci, qui explique son attitude : « Quelles que soient mon admiration et ma gratitude pour l'immense service rendu à mon pays par la France Libre, et bien que je ne puisse considérer comme un parti ce rassemblement de patriotes, il n'en est pas moins vrai qu'une organisation quelconque ne peut se passer de disciplines et que ma profession d'écrivain m'interdit d'en accepter aucune – à l'exception de celle qu'exerce, en matière de dogme ou de morale, l'Eglise à laquelle j'appartiens. »²³

On dira à juste titre que l'histoire des relations entre Bernanos et de Gaulle est celle d'un rendez-vous manqué. C'est vrai, mais pouvait-il en être autrement ? Bernanos avait une très haute estime pour le Général et le considérait comme une des plus grandes Figures de notre Histoire, mais attaché avant tout à la Liberté, et donc à la sienne d'écrivain, s'élevant par son talent et sa hauteur de vue en grande conscience française autant qu'en grande conscience chrétienne, il ne pouvait se placer dans l'ombre ni même au service du grand homme. Aucune affiliation ne lui était possible. Pour Bernanos, il n'y avait que deux fidélités transcendantes et immatérielles, la France et Dieu. De Gaulle pouvait bien incarner un temps la première, il n'était qu'un mortel. Le Général le confiera sous forme de regret à Marcel Jullian : « Celui-là, je n'ai jamais pu l'atteler à mon char. »

22 Jean-Claude Perrier, op.cit., p.45.

23 Georges Bernanos, op. cit., p.307.

Et quelques autres...

Ces trois grands écrivains, Paul Claudel, André Gide, Georges Bernanos, pour lesquels le Général avait non seulement de la considération mais dont il admirait et lisait les œuvres, ne méconnurent pas, loin s'en faut, l'importance et la grandeur de l'action du général de Gaulle pendant la seconde Guerre mondiale.

Claudel, maréchaliste en 1940, comme l'immense majorité des Français, prit rapidement ses distances avec la politique de Vichy, et si son *Ode* au Général n'est évidemment pas une de ses meilleures œuvres, il ne fut nullement l'opportuniste que certains ont décrit. Il avait le souci de la France.

André Gide, hostile d'emblée à l'Armistice, choqué par les lois antisémites, bientôt condamné par Vichy qu'il condamne lui-même, s'installe en Afrique du Nord pendant le reste de la guerre sans prendre une part active à la lutte contre l'Occupant. Il n'empêche que le grand écrivain juge avec faveur de Gaulle et se félicite de la Libération. Il ne fut pas indifférent ; il n'était tout simplement pas un homme d'action et ne se sentait pas prêt à le devenir. Il avait néanmoins le souci de la France.

Georges Bernanos, lui, fut au contraire le grand résistant, non par les armes, mais par l'esprit, par le verbe, par l'écrit. Oui, sans doute, le plus grand résistant par l'esprit, parce qu'il condamne d'emblée l'Armistice, dénonce la trahison, la lâcheté et soutient de Gaulle et la France Libre, c'est-à-dire à ses yeux non seulement l'honneur français mais l'incarnation de l'Histoire de France. Il n'en reste pas moins que lui-aussi restera indépendant et ne se liera point trop politiquement à de Gaulle après-guerre.

La guerre fut pour les lettres françaises l'occasion de bien des déceptions, certains se jetant, parfois à corps perdus, dans la Collaboration ; on pense évidemment à Drieu La Rochelle, à Rebatet, à Céline. Mais elle fut aussi l'occasion de belles confirmations avec André Malraux, combattant de la Brigade Alsace-Lorraine ou Romain Gary, pilote de la France Libre.

Les grands ancêtres qu'étaient Claudel, Gide, Bernanos ne trahirent pas, eux-non plus l'esprit français pendant cette période, certes à des degrés divers.

Avant de conclure, je voudrais faire encore deux citations d'écrivains, certes moins connus du grand public, mais qui dans ces années de guerre jouèrent un rôle, par la plume ou par les armes.

Par les armes d'abord, avec l'écrivain André Chamson, qui combattit parmi les rangs de la Résistance dans le Lot et fut ensuite un soldat de la Brigade d'Alsace-Lorraine commandée par Malraux. André Chamson qui écrit en juin 40 ces phrases superbes : « Sans doute, même aux plus sombres jours, à l'heure où j'écris, nous aurons toujours gardé confiance dans l'inévitable retour de ce que les hommes ont imaginé de plus humain. [...] Comment la France que nous avons connue, la France où nous sommes nés, faite par l'histoire et par la volonté, pourrait-elle ne pas renaître, elle qui portait la force de la liberté et de la justice ? [...] Réduisez-nous donc au silence.

Dépouillez-nous de tout ce qui peut se prendre. Emplissez nos oreilles de mensonges et de vaines paroles. Etourdissez-nous de désespoir et de crainte. Notre force est innombrable et secrète. Elle est dans l'homme et nul ne peut l'atteindre car nul ne peut disposer de notre héritage. Même dépouillé de ses droits, c'est le peuple de France qui reste maître de son avenir. Si, pour un instant, je doute de moi-même, en sentant ma faiblesse, l'inconnu que je viens de croiser sur le chemin me ramène à mon espérance. Non ! personne ne peut aliéner ce que la France a gagné pour l'homme, pendant les siècles, mais un seul d'entre nous, s'il reste fidèle et fraternel, pourra le sauver pour tous les autres. »²⁴

Par la plume enfin, avec le poète Pierre-Jean Jouve, d'une lucidité extrême sur la montée du nazisme dans les années 30 ; il fuit Paris durant l'Exode et se réfugie dans le sud de la France puis en Suisse pour le reste de la guerre. Il n'a de cesse ensuite que de fustiger dans ses écrits Vichy et le nazisme. Il ne fut ni un résistant au sens strict, ni un « gaulliste » affiché. Il refusait lui-aussi quelque étiquette. Mais il est un de ceux qui entendit l'appel du 18 juin. Le texte qu'il écrivit à cette occasion est remarquable. Il est publié par les éditions de Minuit dans l'ouvrage que j'ai abondamment cité aujourd'hui « *La patrie se fait tous les jours* », recueil de textes français de 1939 à 1945. Il vient d'entendre l'appel et écrit : « La déchirure des nuées après l'orage, le souffle après l'asphyxie, la découverte du continent qui est la raison intérieure, – telles sont les images que je trouve pour décrire l'émotion qui souleva alors notre cœur. Minute à jamais inoubliable. Minute de siècles et de siècles. C'est quand l'homme reprend conscience que sa lumière d'esprit est la plus vive. La voix avait autant de pureté et d'authenticité que la pensée ; la voix et la pensée avaient la même transparence française. Cet homme était un soldat, théoricien de la force militaire. Mais il parlait comme toute la France ; il parlait comme la France même ; il pensait comme les Conventionnels de 1793 et il traduisait la même droite vision que Jeanne d'Arc en 1429. Impossible de douter de la légitimité de cette Voix.

La grandeur d'un fait historique est qu'il concentre en lui beaucoup d'humanité. Or il y avait là une puissante concentration d'humanité. Tout était essentiel ; et dans le refus de la servitude, et dans l'expression de la volonté d'un peuple de demeurer lui-même, de persévérer dans son être (par la vue juste des causes et des moyens de salut), – et dans l'insubordination d'un soldat à des chefs jugés indignes parce que l'obéissance profonde à la patrie est supérieure à l'obéissance militaire. Un seul homme, n'ayant jamais participé à la politique, s'emparait de toute la politique, et il le faisait comme symbole d'une terre et d'une politique réunies par toute l'Histoire. A la façon dont le général de Gaulle disait "la France", on savait qu'il s'agissait d'une réalité charnelle bien-aimée, avec sa mémoire et le monument de son travail civilisateur, avec son idée et sa figure humaine, avec ses misères et aussi ses fautes ; elle, la France, arrivée au premier plan pour parler. Tout était perdu, mais au même instant tout recommençait. Alors que les ministres héritiers de la guerre de 1870, que les responsables entêtés de la routine des casernes, que les agents factieux de l'ennemi par haine du peuple, ceux qui "aimaient mieux voir Hitler sur la place de la Concorde que le Front populaire continuer", alors que tous ces hommes, décidés au pire prenaient le pouvoir, le signe de la liberté, que la nation avait perdu de vue depuis si longtemps, apparaissait comme à l'origine de cette guerre, sous une lumière éclatante. Signe de la liberté et symbole de la nation. Car nous, Français, ne sommes rien sans la liberté. Le général Charles de Gaulle était l'incarnation miraculeuse de cette force inconsciente de la France qui s'est exprimée une fois par la Liberté ou la Mort, ce qui veut dire : nous voulons faire la Liberté, sinon nous voulons mourir. »²⁵

24 Jean Paulhan et Dominique Aury, op. cit., pp. 89-94.

Qui peut-dire après cela que Pierre Jean-Jouve, comme André Chamson, comme André Malraux ou romain Gary, comme Paul Claudel, André Gide et Georges Bernanos, n'avait pas, lui-aussi le souci de la France ? Avoir le souci de la France pour un écrivain, en somme ce n'est déjà pas si mal. Peut-on en demander davantage ? Le Général l'écrira avec sagesse : « Tout homme qui écrit, et qui écrit bien, sert la France. » ■